



**HAL**  
open science

## ”Absolute Beginner”

Claude Chastagner

► **To cite this version:**

Claude Chastagner. ”Absolute Beginner”: John Lennon, héritier des fifties. Emma Lavigne. John Lennon: Unfinished music, Réunion des musées nationaux; Cité de la Musique, pp.26-39, 2005. hal-03055654

**HAL Id: hal-03055654**

**<https://hal.science/hal-03055654>**

Submitted on 14 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Absolute Beginner** **John Lennon, héritier des fifties**

John Lennon est une icône des années soixante. Il a été l'emblème, le témoin et l'inspiration de toute une décennie, de ses luttes, de ses illusions, de ses victoires et de ses échecs. Comme les *sixties*, il est ambigu et contradictoire, partagé entre révolte et consommation, à la fois millionnaire et "working class hero", idéaliste et cynique. Mais John Lennon, c'est aussi une histoire et un passé, marqués par le poids des années cinquante de son adolescence. Elles se retrouvent dans ses influences musicales (les rockers noirs et blancs américains) et littéraires (Carroll, Lear, la Beat Generation et les Angry Young Men) et dans son look, cuir noir et gomina, avant que Klaus Voorman et Astrid Kirchherr, deux "exis" de Hambourg, ne lui fassent découvrir l'existentialisme français et une élégance plus continentale. Avant tout, ce sont les engagements de Lennon et la Beatlemania qu'il a suscitée qui ne peuvent se comprendre sans tenir compte de la particularité socio-démographique de sa génération et le contexte économique et culturel dans lequel elle a grandi, tant en Grande-Bretagne qu'aux États-Unis.

### **La naissance de la société de consommation**

Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, les États-Unis deviennent une société d'abondance. Dans une économie en croissance constante (la production est multipliée par deux en dix ans), consommer devient plus que jamais un devoir patriotique. La question s'était posée dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle, non sans heurts, au moment où les États-Unis entraient dans l'ère de la production de masse. Le passage d'une société de production privilégiant le travail et l'épargne à une société de consommation ne se fit pas sans difficultés. Dans un pays encore fortement marqué par la tradition religieuse, protestante en particulier, consommer représentait une activité inacceptable, assujettissant l'individu aux biens matériels et au plaisir. Il fallut toute l'habileté des industriels pour atténuer la culpabilité des apprentis consommateurs. Si cette culpabilité avait presque complètement disparu après la Deuxième Guerre mondiale, le problème de la consommation restait entier. Le pays devait nécessairement absorber, consommer ce doublement de la production pour éviter que ne se reproduise une crise similaire à celle de 1929. La publicité joua un rôle déterminant. Elle élimina les dernières traces de l'éthique traditionnelle américaine et la remplaça par un nouveau mot d'ordre, consommer. Dorénavant, le seul comportement socialement et politiquement acceptable est de se faire plaisir sans restriction. La satisfaction immédiate des besoins matériels devient une vertu civique.

Le rock & roll constitue un modèle et un laboratoire d'essai pour tous les changements économiques et sociaux qui se produisent au cours de la décennie. Son développement est lié à cette société d'abondance et au nouveau rapport à la consommation. Jusqu'aux années qui suivirent la guerre, la consommation de produits ludiques, de spectacles et de distractions était encore entachée d'une condamnation morale. Puisque consommer il fallait, que ce soit au moins des produits "sérieux", utiles. Mais grâce à la nouvelle philosophie des années cinquante, acheter des disques, des places de concerts et des produits dérivés tels qu'affiches, magazines ou programmes est perçu comme une manière parfaitement respectable d'initier les adolescents aux pratiques de la consommation. La soudaine aisance financière des adolescents s'avère capitale pour l'industrie du spectacle. Le rock & roll est un terrain de choix pour mettre en pratique des concepts tels que celui d'obsolescence psychologique et chaque jour, de nouveaux produits apparaissent qui s'efforcent de rendre ceux de la veille désuets et démodés. Le remplacement des biens de consommation n'est dorénavant plus seulement lié à leur degré d'usure, ni même à l'apparition d'améliorations technologiques. Tout le travail de la publicité

consiste précisément à provoquer une insatisfaction en faisant apparaître le lien entre possession et statut social.

Le rock & roll donne le ton. Pour accéder au monde enchanté, il suffit d'acheter les produits proposés. Le rock expose au grand jour le lien entre bonheur et consommation, lien d'autant plus fort que pour les jeunes des classes populaires, l'envie de consommer peut pour la première fois être satisfaite à bon compte. C'est là une nouveauté. Auparavant, consommer était une activité onéreuse, réservée aux classes aisées. La consommation des classes populaires était limitée aux besoins de base. La situation avait commencé à changer au tournant du siècle avec l'apparition de spectacles et de produits bon marché (le cinéma par exemple) destinés à une clientèle populaire. Mais le rock & roll amplifie le phénomène. Surtout, il modifie le rapport entre les classes. Si jusque-là la séparation entre les goûts des différents milieux sociaux était restée très marquée, au cours des années cinquante, la situation commence à évoluer. Les jeunes des classes moyennes adoptent le rock & roll, marquant en cela le début d'une nouvelle tendance : les goûts et les pratiques des classes supérieures vont de plus en plus être influencés par ceux des milieux populaires et ouvriers et par ceux des minorités ethniques.

### **La naissance de l'adolescence : la génération du baby-boom**

Ce qui frappe à la vue des photographies ou des films des premiers concerts des Beatles et de la Beatlemania qui déferla pendant quelques mois, c'est l'extrême jeunesse des visages, en majorité féminins : 12-14 ans, soit des *teen-agers* nés au cours de la deuxième moitié des années quarante, ceux que François Ricard appelle la génération lyrique, première vague du baby-boom de l'après-guerre. Ce n'est que petit à petit que le public des Beatles vieillira jusqu'à rattraper la tranche d'âge des Beatles eux-mêmes. La vague de naissances qui commence dans les pays anglo-saxons avant même la fin de la Deuxième Guerre mondiale marque une nette rupture avec le déficit démographique qu'avait entraîné la crise des années trente. Alors même que l'issue de la guerre restait incertaine, la conviction que le monde qui allait émerger n'aurait plus rien à voir avec le précédent amena un grand nombre de familles à programmer des naissances rapides. Le poids démographique de cette tranche d'âge lui donnera quelques années plus tard un pouvoir économique, culturel et idéologique décisif, et d'autant plus considérables qu'en raison de différents facteurs (importance de l'éducation, saturation du marché de l'emploi...), se met alors en place ce qu'on peut appeler un "allongement" de l'adolescence.

Les années cinquante apparaissent comme l'âge d'or de l'enfance. Influencées par Freud, Piaget ou le docteur Spock, les classes moyennes mettent l'enfant au centre de leur vie et de la société. Le "vieux" monde ne peut alors plus se renouveler en intégrant progressivement la jeunesse comme c'était le cas jusqu'alors. Les nouveaux venus imposent de nouvelles règles auxquelles les générations précédentes n'offrent, curieusement, que peu de résistance. La raison se trouve dans la cause même du déclenchement du baby-boom : l'espoir, dont cette génération est porteuse, de lendemains meilleurs, d'un renouveau de la société.

Une époque s'achève donc, celle où les jeunes formaient un groupe social transparent, au pouvoir d'achat inexistant, dont la parole était systématiquement étouffée et qui ne possédait aucune forme culturelle propre. Jusqu'à ce que le rock & roll lui fournisse un moyen d'expression, l'adolescence n'existait pas en tant que telle. Il n'y avait pratiquement pas d'état intermédiaire entre l'enfance et l'âge adulte. Pour la majorité de la population, l'adolescence se vivait encore au domicile parental dans une situation de dépendance complète jusqu'au premier emploi qui vous transformait alors en jeune adulte, avec souvent des responsabilités familiales, tout au moins la nécessité d'assurer de façon autonome son existence. Désormais,

l'adolescence s'intercale entre l'enfance et l'âge adulte, offrant quelques années intermédiaires de liberté protégée, dégagées de toute responsabilité matérielle et assorties d'une relative indépendance économique. Il en résulte une prise de conscience graduelle par les adolescents eux-mêmes qu'ils constituent un groupe indépendant, une force distincte.

Deux éléments renforcent l'importance que prend la jeunesse : une aisance économique accrue et une modification du statut de la femme. L'aisance économique est une des conséquences paradoxales de la Deuxième Guerre mondiale. La jeunesse recueille les fruits de cette prospérité (même si elle est plus lente à venir en Grande-Bretagne qu'aux Etats-Unis). Argent de poche, petits boulots, absence d'obligation familiale lui donnent un pouvoir d'achat important. En 1959, les revenus des célibataires britanniques de moins de vingt-cinq ans ont augmenté de 50% par rapport à 1938. L'argent consacré aux dépenses de loisirs est lui multiplié par deux, dont 25% pour l'habillement, 15% pour la consommation de boissons et de cigarettes, 12% pour la nourriture "récréative" (sodas, barres chocolatées...) et 15% pour les dépenses liées à la musique, chiffre qui augmentera régulièrement au cours des années soixante. Encore plus significatif, ces 15% représentent à eux seuls 25% des ventes de ce secteur. Aux États-Unis, on évalue à \$555 la somme annuelle que dépense pour ses loisirs cette même catégorie de la population, alors que le salaire moyen annuel d'un enseignant n'est que de \$3000. Les industriels s'engouffrent dans ce nouveau créneau, plus alléchant que celui des jeunes enfants qui ne peuvent qu'influer sur les dépenses familiales et ils s'efforcent de proposer des produits adaptés aux attentes de cette tranche d'âge.

### **La naissance du rock'n'roll**

Le rock'n'roll constitue un produit de choix. Il a en effet le double avantage de déplaire aux adultes, confortant ainsi les adolescents dans leur conviction de constituer une classe indépendante, et de séduire ces mêmes *teen-agers* par des rythmes entraînants et des paroles qui célèbrent leur univers. Le rock, forme artistique et produit facilement commercialisable s'avère être un véhicule idéal pour cette génération qui l'adopte pour exprimer non pas sa colère et son angoisse, mais aussi la joie et l'ivresse que donnent la puissance et la beauté. Cette génération a en effet, peu de raisons de se rebeller, malgré les apparences et malgré le discours dominant de la sociologie et de la critique rock, puisqu'elle déferle, toute puissante, sur le monde occidental, confisquant à son profit les ressources économiques et culturelles plus qu'aucune autre génération avant elle. Il y a donc une correspondance étroite entre l'avènement du rock et la montée en puissance de la génération des *babyboomers*. Les Beatles furent parmi les premiers à bénéficier de cette vague de fond.

L'émergence du rock'n'roll dans les années cinquante s'articule en effet autour d'un faisceau de contradictions et de paradoxes dans lesquels il a puisé sa force, en particulier le compromis passé par le public rock avec le pouvoir politique et économique en place, compromis qui lui a permis d'adopter une image rebelle séduisante tout en profitant sans complexes d'une abondance et d'un luxe qui restaient l'apanage du monde occidental. Il est impossible aujourd'hui de croire encore à la représentation romantique du rocker en marginal antisocial qui avait cours dans les années cinquante, pas plus qu'à celle de l'anticonformisme communautaire des années soixante. Au mieux, la rhétorique contre-culturelle en est resté à la surface. Bien souvent, elle n'est guère plus qu'une fiction. Contrairement à ce qu'affirme le discours critique dominant dont la fonction est avant tout publicitaire, le public rock des années Beatles est essentiellement constitué de gentils garçons et de braves jeunes filles. Derrière les positions de principe, les manifestations et les pétitions, les chiffres électoraux prouvent la persistance, chez cette même jeunesse, d'un conformisme politique et social qui s'est concrétisé par une succession de gouvernements ultra-conservateurs, à peine interrompue par l'émergence en Grande-Bretagne d'un néo-libéralisme de gauche.

Par ailleurs, les forces contre-culturelles ont rarement dépassées le niveau du discours, mais le discours contre-culturel n'a lui-même pu exister et se développer qu'en s'appuyant sur les produits culturels que la société marchande mettait à sa disposition. Entre la pensée libertaire et le comportement libéral, la distance est souvent plus réduite qu'on ne le croit. La musique rock constitue même une voie royale pour accéder au "rêve américain" auquel aspirait tout petit britannique en période de restrictions. On retrouvera la même ambiguïté dans l'expression de la sexualité par le rock. Si l'image classique inscrit l'amateur de rock à l'extérieur de la famille, en rupture avec les conventions, la grande majorité des chansons et des artistes ont en fait exprimé un désir de stabilité et d'amour conforme au code dominant.

### **Beatlemania et sexualité**

La Beatlemania prit sa forme la plus démesurée aux États-Unis et ce n'est sûrement pas par hasard. La prospérité et la place centrale accordée aux adolescents ont contribué à ébranler le statut traditionnel de la femme, des jeunes filles en particulier. Pourtant, en ces temps d'abondance et malgré les notes discordantes que pouvaient faire entendre les activistes noirs luttant pour l'obtention des droits civiques ou un Michael Harrington écrivant sur "l'autre Amérique", celle des pauvres, pour les classes moyennes blanches, celles où se recrute le public des Beatles, l'optimisme est de rigueur. On prône le statu quo, la modération, la sérénité. Et d'une certaine façon, c'est bien ce même conformisme que l'on attend des jeunes adolescentes, l'absence de tout comportement trop singulier qui pourrait leur fermer la porte du mariage, seul avenir véritable pour elles. Après la parenthèse de la Deuxième Guerre mondiale, on les consacre à nouveau dans leur rôle d'épouse et de mère.

Pourtant, des changements sont perceptibles. A l'image de sa propre mère, et pour devenir une épouse et une ménagère exemplaires, on demande dorénavant aux jeunes filles, de plaire, d'être séduisante, d'instrumentaliser leur sexualité. Jusque-là, les deux conceptions archétypales de la femme, ménagère et séductrice, s'étaient incarnées en des personnes distinctes. Il n'y avait pas de confusion possible entre la mère irréprochable et la courtisane ensorcelante. Mais au cours des années cinquante, on attend des jeunes femmes qu'elles endossent simultanément ces deux rôles jusque-là contradictoires. La tâche est redoutable pour les adolescentes puisqu'elles doivent éviter tout autant de devenir impopulaires (la pire condamnation possible dans une *high-school* américaine) en se montrant trop revêches, que de ternir leur réputation par un comportement trop libre avec les garçons. C'est l'époque où les magazines pour jeunes filles regorgent de conseils souvent prodigués par des stars de la chanson sur le bon comportement amoureux : jusqu'où peut-on aller ? Offrir suffisamment (rendez-vous, danses, baisers, caresses) mais pas trop. De plus, c'est aux filles qu'incombe implicitement la responsabilité d'imposer des limites. Il est tacitement convenu que les garçons peuvent chercher à aller "jusqu'au bout" ; aux filles de lutter contre leurs propres sens et pulsions et de savoir dire non.

Pour se sortir du piège dans lequel ce *double standard* rigide les enferme, les adolescentes se servent des musiciens de rock. Être amoureux d'une star de rock est sans danger, les risques de relations sexuelles (nous ne sommes pas encore à l'époque des *groupies*) ou de mariage sont inexistantes, la voie royale de l'imitation maternelle reste donc grande ouverte. Mais en abandonnant, au contact de leurs idoles, toute forme de contrôle, elles expriment, de façon plus ou moins consciente, leur refus du code en vigueur et de la répression de leur sexualité et trouve une échappatoire à sa rigueur. En cela, la Beatlemania est, au-delà d'une forme de manipulation commerciale, une tentative de subversion et de rébellion, comme le suggère Barbara Ehrenreich *et al.* En affichant en public un certain degré de contrôle sur leur sexualité, les adolescentes du baby-boom font preuve d'un comportement proto-

révolutionnaire. Par ailleurs, adopter comme compagnon de rêverie les Beatles, c'est avant tout, avant même tout désir sexuel, adopter leur liberté, leur légèreté et leur humour. Ces adolescentes affirment ainsi leur désir d'une sexualité ludique, légère, "adolescente" en quelque sorte, libre de tout *double standard*, indépendante et active. Sexy, plus que sexuelles.

### **Working Class Capitalist ?**

C'est sur cet arrière-plan culturel, économique et idéologique que s'est développé l'art de John Lennon et que ses engagements et ses prises de positions ont pris corps. La remise en question de l'ordre établi qu'a accompagnée la révolution rock aurait été difficile sans le poids démographique de la génération des années cinquante. D'autres avaient déjà essayé, au cours du vingtième siècle et même avant, mais ils avaient vite été réduits au silence par le nombre même de leurs aînés, et leurs cohortes avaient rejoint, dans la docilité et le conformisme, la masse des générations qui les avaient précédés. Là, la situation est différente.

Avec le rock comme porte-parole, la jeunesse entre en rébellion contre la famille, la morale patriarcale, l'éthique du travail, la hiérarchie, la censure et la répression sexuelle, autant d'archaïsmes et de traditions qui entravent, affirme-t-elle, la liberté de l'individu. Elle prône l'autonomie, l'absence de contraintes et d'attaches, le déracinement, la vitesse, le renouveau incessant et le changement, une société moins stratifiée, plus indifférenciée. Pourtant, cette apologie de la modernité, du progrès et du changement n'est pas spécifique à la contre-culture. Le rejet du passé est également propre au capitalisme. Le capitalisme avancé prône lui aussi une société déhiérarchisée, indifférenciée, instable, sans tabou ni prescription, sans passé ni racines, où chacun s'emploie à la seule satisfaction de son bonheur personnel par l'entremise de la consommation, de la célébration du moderne et de la quête du nouveau. L'économie capitaliste, pour continuer à se développer, n'a plus besoin comme autrefois des valeurs et des traditions qui assurent l'ordre et la stabilité. Il lui faut au contraire une société éminemment mobile, "nomade", malléable, légère, émancipée, ouverte au changement continu. Le marchand n'est plus l'ennemi de l'artiste ou du révolutionnaire : ils sont devenus complices, sans le vouloir ni le savoir, partageant le même idéal de transgression et d'émancipation, le même rejet des contraintes, le même goût pour la créativité, l'innovation et l'inventivité.

Or, toutes les contraintes que la contre-culture rock a cherché à abolir étaient en réalité des garde-fous, les dernières protections contre une forme exacerbée, "globale", de capitalisme. Ce qui s'oppose au règne de la marchandise généralisée, ce n'est pas le rejet du passé, des contraintes et de l'enracinement, c'est la coutume (plutôt que le droit), l'échange (plutôt que le paiement), le personnel (plutôt que l'anonyme), le local (plutôt que le global) et la lenteur (plutôt que la mobilité). Nous sommes donc confrontés à une situation inédite et paradoxale, où des idéaux associés à la "gauche", tels que le refus des contraintes et de l'ordre établi, le rejet de la morale traditionnelle et des hiérarchies, contribuent à mettre en place un système marchand associé à la "droite". La similitude structurale, l'accord intime entre la pensée "libertaire" et la pensée "libérale" apparaît alors dans la paradoxale logique que souligne Jean-Claude Michéa. Les "libertaires" de gauche souscrivent aux mêmes mythes de progrès et de mobilité sociale que les libéraux de droite. Tous dénoncent d'un même élan les critiques de la modernité et de la culture populaire, les qualifiant d'attitude réactionnaire et rétrograde. Dans la culture rock, la soumission à l'ordre marchand prend le langage de la révolte, ambiguïté dont Lennon était bien conscient.

Claude Chastagner  
Université Paul Valéry, Montpellier III

## **Bibliographie**

Ehrenreich, Barbara, *et al.*, "Beatlemania, a sexually defiant consumer subculture?" in *The Subcultures Reader*, Ken Gelder & Sarah Thornton éd., London, Routledge, 1997.

Frith, Simon, *Music For Pleasure*, Oxford, Polity Press, 1988.

Lemonnier, Bertrand, *L'Angleterre des Beatles*, Paris, Kimé, 1995.

Michéa, Jean-Claude, *L'Enseignement de l'ignorance et ses conditions modernes*, Castelnau, Climats, 1999.

Ricard, François, *La Génération lyrique*, Castelnau, Climats, 2001.

Trynka, Paul, éd. / Mojo, *The Beatles, Ten Years That Shook the World*, London, DK, 2004.